

## ITINERAIRE D'UNE VOYAGEUSE EN EUROPE : NÍSIA FLORESTA (1810-1885)

Ligià FONSECA FERREIRA\*

«Faut-il partir ? rester ? Si tu peux rester, reste ; Pars s'il le faut, (...)» Charles Baudelaire

En comparaison avec les nombreux voyageurs européens ayant parcouru le Brésil depuis sa découverte, et, en particulier, après l'ouverture de ses ports en 1808, peu de Brésiliens auront fait la traversée en sens inverse, et presque aucun ne correspond au portrait classique du «voyageur», en tant que producteur d'un type de document spécifique, la «littérature de voyage». Au XIX<sup>e</sup> siècle, néanmoins, nous trouvons une exception, chose d'autant plus exquise qu'il s'agit d'une femme.

Le 2 novembre 1849, la veuve Nísia Floresta Augusta Brasileira (1810-1885)<sup>1</sup> part pour l'Europe où elle vit environ vingt-huit ans, divisés en trois séjours (1849-1852, 1855-1872 et 1875-1885), ayant Paris comme principal pied-à-terre. De l'exil et de ses impressions de voyage résultent quatre ouvrages publiés à Paris : *Itinéraire d'un voyage en Allemagne* (1857); *Trois ans en Italie, suivis d'un voyage en Grèce* (1864); *Le Brésil* (1871); et *Fragments d'un ouvrage inédit, notes biographiques* (1878)<sup>2</sup>.

---

\* Boursière du CNPq, achève une thèse de doctorat à l'Université de Paris III.

<sup>1</sup> Pseudonyme de Dionísia Gonçalves Pinto, ou Dionísia Freire Gonçalves, ou encore Dionísia Pinto Lisboa. Son vrai nom, comme on le voit, est l'objet de controverses, A la Bibliothèque Nationale de Paris, elles est cataloguée comme Mme de Farias. "Nísia" est l'abréviation de son prénom ; "Floresta", le lieu de naissance ; "Augusta", du prénom de son mari Augusto Faria ; "Brasileira", comme affirmation nationaliste (et non pas marque de nationalité avant son départ pour l'Europe, comme on le prétend). Elle adopte encore les pseudonymes de *Tellezilla*, *Telesila*, *B. A. et Une Brésilienne*.

<sup>2</sup> *Itinéraire d'un voyage en Allemagne*, Paris, Firmin Didot, 1857, 206p. ; *Trois ans en Italie suivis d'un voyage en Grèce*, Paris, E. Dentu, 1864, tome I, 392p. ; tome II,

Lígia FONSECA FERREIRA

Les 1000 pages environ publiées par Nísia Floresta représentent un phénomène étonnant et singulier, qui ne manque point de significations symboliques. Floresta apprend et maîtrise la langue française à la perfection déjà dans son pays natal, ce qui lui ouvre les portes au monde extérieur. Grâce à cette langue, elle affectionne la France, d'une manière parfois ambiguë. Dans ce pays d'exil, elle n'éprouve guère d'«étrangeté», c'est une «seconde patrie»<sup>1</sup>. Le lien entre le sujet à sa langue d'élection se resserrera davantage à travers l'écriture.

Les écrits de Nísia Floresta en français sont une source inexplorée que l'on peut comparer avec les récits de voyage au Brésil faits par des étrangers. On y découvre aussi des éléments inédits sur la trajectoire existentielle et intellectuelle de celle qui occupe une place privilégiée dans le cadre des relations franco-brésiliennes. Son nom est déjà inscrit dans l'histoire du positivisme au Brésil. En 1857 à Paris, Nísia Floresta fait connaissance avec le philosophe Auguste Comte et devient une proche de son entourage<sup>2</sup>. Par ailleurs, grâce à ses écrits pionniers sur la condition de la femme que l'on redécouvre de nos jours, on lui rend hommage en tant que fondatrice des revendications féministes au Brésil. C'est sa destinée de suivre la trace de quelques femmes européennes, avec qui elle apprendra aussi à pénétrer le Vieux Monde.

Femme, voyageuse, «francophile» : Nísia Floresta construit un pont singulier, lié tant à sa formation intellectuelle qu'à son histoire personnelle, entre le Brésil et la France. Mais avant de le traverser en sa compagnie, revoyons quelques moments de l'itinéraire qu'elle a parcouru.

---

354p. ; *Le Brésil*, Paris, A. Sagnier, 49p. ; *Fragments d'un ouvrage inédit, notes biographiques*, Paris, A. Chérié, 1878, 95p.

<sup>1</sup> Itinéraire d'un voyage en Allemagne p. 40.

<sup>2</sup> En 1851, Nísia fréquente un cours du philosophe à Paris, mais ne fait sa rencontre que lors de son deuxième séjour. Le philosophe avait beaucoup d'admiration pour cette Brésilienne qui a failli présider un Salon positiviste qu'il envisageait de créer. Cf. *Lettres d'Auguste Comte à divers*, tome I, Paris, Fonds Typographique de l'exécution testamentaire d'A. Comte, 1902, p. 382-383.

**PLACE A UNE FEMME SAVANTE : NÍSIA FLORESTA AVANT 1855<sup>1</sup>**

Dionísia Gonçalves Pinto, née d'une famille aisée du Rio Grande do Norte grandit dans le Recife, capitale cosmopolite et port obligé des voyageurs étrangers, tels Maria Graham, Vauthier ou Koster, souvent frappés par la quasi invisibilité des femmes dans cette province au style de vie patriarcal.

Dans ce contexte, Nísia Floresta parvient à une extraordinaire érudition, qu'elle manifeste dans des activités multiples. Traductrice, journaliste et écrivain, elle appartient au cercle rare des «femmes éduquées. de l'époque ». Les écoles primaires ressemblent à des «maisons d'arrêt»<sup>2</sup>, dit-elle. Dans un pays de femmes à peine cultivées, où la lecture est considérée comme pernicieuse pour les femmes, Nísia ira même très loin : écrire est plus qu'un acte provocateur, c'est un acte d'insoumission.

La jeune Dionísia Gonçalves Pinto débute dans la vie littéraires<sup>3</sup> en 1832, à vingt-deux ans, en faisant publier à Recife, sous le pseudonyme qui la rendra connue, les *Direitos das Mulheres e Injustiças dos Homens*, une «traduction libre» de *Vindication of the Rights of Woman* (1792), de Mary Wollstonecraft (1759-1797), ouvrage fondateur des luttes féminines initiées sous la Révolution Française.

Nísia Floresta se sert de la traduction française comme texte de base au sien qui semble être un autre texte, résultat des procédés de traduction habituels à l'époque<sup>4</sup>. Au long de *Direitos...*, elle dévoile surtout le regard

---

<sup>1</sup> Pour la biographie de Nísia Floresta, cf. Aduino Câmara, *História de Nísia Floresta*, Rio de Janeiro, Imão Pongetti, 1941 ; Roberto Seidl, *Nísia Floresta (180-1885)*, Rio de Janeiro, s.e., 1933.

<sup>2</sup> Nísia Floresta, *Opúsculo Humanitário*, São Paulo, Cortez, 1989, p. 57.

<sup>3</sup> Son œuvre se compose de 14 titres publiés (en portugais, en français et en italien), en plus de nombreux articles parus dans des journaux brésiliens et étrangers.

<sup>4</sup> Pendant des années, voire des siècles, dans des pays comme la France, à la fidélité de la traduction on préfère plutôt l'adaptation d'un texte à "l'esprit" de la langue et des modes en vigeurs. "Ainsi", dit Erwing Rosenthal, "une traduction de l'anglais vers le portugais, faite à partir de la version française de l'ouvrage, faussait obligatoirement l'original, puisque le modèle choisi s'éloignait considérablement de celui-ci ... Ceci était presque une règle dans le passé ..." (Tradução, ofício e arte, São Paulo, Cultrix, p. 89). Voilà pourquoi il nous semble qu'il faudrait relativiser

Lígia FONSECA FERREIRA

déformé et déformateur des hommes sur les femmes, un premier exercice sur les questions de l'altérité qui lui sera profitable, lorsqu'elle se mettra à écrire sur les étrangers.

Après la mort de son mari en 1833, Nísias Floresta part pour Porto Alegre, où elle assistera au déclenchement de la Guerra dos Farrapos (1835-1845), et écrit, en 1847 *Fany ou o modelo das donzelas*, en hommage à la combativité des femmes *farroupilhas* : De 1838 à 1849, installée à Rio, elle y dirige le Colégio Augusto, établissement de jeunes filles. La presse locale vante la compétence et les innovations pédagogiques de la directrice. Cependant, les concurrents (des étrangers, surtout) accusent Nísia Floresta d'entretenir des liaisons avec ses élèves. Le dégoût éprouvé par l'éducatrice provoque son premier départ pour l'Europe en 1849. L'éducation des femmes demeurera pourtant un de ses principaux centres d'intérêt.

En 1853 paraît l'*Opúsculo Humanitário*, à propos de l'éducation et de la réhabilitation morale et intellectuelle des femmes. Le titre annonce l'influence du positivisme, doctrine valorisant le «pouvoir spirituel» de la femme pour le perfectionnement de l'Humanité, qui se joint à l'influence d'autres idées dominantes dans la première moitié du siècle, présentes dans la formation éclectique de Nísia Floresta : des Lumières à l'Idéalisme romantique et catholique, en passant par l'Utilitarisme anglais. Auguste Comte lit avec enthousiasme un exemplaire du petit ouvrage, offert par son auteur en 1857, tout en lui reprochant son esprit «métaphysique»<sup>1</sup>, car sa conversion au positivisme ne fut pas totale.

---

l'interprétation donnée à cet "autre texte" de Nísia Floresta comme une "anthropophagie libertaire" ou réponse brésilienne au texte anglais, dans la mesure où il reproduit tout simplement un canon de l'époque (Cândida Lima Duarte, "Posfácio", in *Direitos das mulheres e injustiças dos homens*, São Paulo/Brasília, Cortez/INEP, 1989, p. 108). Le texte de Wollstonecraft n'a jamais été intégralement traduit en portugais.

<sup>1</sup> Sur cet ouvrage, Comte dirait encore : "Outre que l'opuscule portugais m'a montré que je savais indirectement une langue de plus, j'ai tout lieu d'espérer que la noble dame qui le composa sera bientôt une digne positiviste, susceptible d'une haute efficacité pour notre propagande féminine et méridionale". (Lettre à Pierre Laffitte du 30.09.1856, in *Testament d'A. Comte*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Fonds Typographique de l'exécution testamentaire d'A. Comte, 1986, p. 236).

### *Itinéraire d'une voyageuse en Europe*

Avant de regagner Paris pour la deuxième fois en avril 1856, en compagnie de sa fille Lívia, Nísia Floresta souffrira quelques pertes et ruptures : l'abandon définitif de l'enseignement ; la mort de sa mère en 1855 : la séparation d'avec un fils qu'elle ne reverra que 16 ans plus tard. Sa carrière d'éducatrice et d'écrivain se trouve en quelque sorte brisée. Il faudra lui en inventer une autre, qu'elle accomplira plus ou moins bien, celle d'«étrangère».

#### BREVE ESCALE METHODOLOGIQUE

La première publication française de Nísia Floresta, *Itinéraire d'un voyage en Allemagne* (IVA), renferme des impressions de voyage qu'elle ne comptait pas livrer au public. D'après sa préfacière, Eugénie Pelsef, ces pages «gracieusement écrites et pleines de poésie» étaient destinées à sa famille<sup>1</sup>. Cet ouvrage ainsi que *Trois ans en Italie...* (TAI) sont des modèles typiques du récit de voyage. Dans *Le Brésil* (LB), la voyageuse tâche de raconter son pays «tel qu'il est». *Les Fragments d'un ouvrage inédit...* (FOI), hommage à un frère décédé, présentent un petit récit autobiographique et l'odyssée vécue à Paris sous la Commune.

De l'ensemble résulte un amalgame hétéroclite, une écriture parfois imprécise et prolixe. Dans un style un peu lourd d'allusions, de clichés ou de métaphores ampoulées alternent, sans trop de rigueur, des confessions épistolaires, des notes de journal intime, des descriptions de villes et monuments, des narrations historiques, des peintures de caractères, des plaintes ou souvenirs du Brésil.

On a parfois du mal à identifier le «destinataire» réellement imaginé, et le lecteur peut faire fausse route. Dans ces textes naturellement discontinus et fragmentaires, les dates ne sont pas indiquées d'une manière systématique, ce qui nous empêche de rétablir avec précision l'ordre chronologique.

Tout ceci posait un problème de méthode. Nous avons, donc, essayé de repérer dans ces ouvrages tout commentaire concernant : l'expérience de voyage et l'exil ; la France et les Français; les comparaisons entre les divers pays et habitants; le Brésil ou les Brésiliens dans la vision de Nísia Floresta

---

<sup>1</sup> Toutes ces «conversations» écrites adressées à différents destinataires sont en français. Est-ce que cette langue était aussi pratiquée entre les membres de la famille au Brésil ?

Lígia FONSECA FERREIRA

ou des étrangers. Ainsi, ces textes nous intéressent aussi en raison d'une certaine complexité discursive, dans la mesure où ils «inscrivent 'de l'autre'» et fondent, au-delà de l'intertexte des niveaux d'énonciation hétérogènes, dans le sens que lui prête Authier-Revuzl<sup>1</sup>.

La voyageuse est elle-même consciente de quelques limitations de ses récits : ils risquent de «décevoir» ceux qui y cherchent la répétition de ce qui est dit par d'autres voyageurs, «avec un talent et un goût exquis de forme auxquels [elle] n'a aucune prétention»<sup>2</sup>. Quand un écrivain français la félicite pour *Itinéraire...*, Nísia s'avoue confuse, car ce sont là «des pages fugitives et sans suite» écrites pour se procurer une distraction «loin de sa famille et de sa patrie»<sup>3</sup>.

#### VOYAGE ET EXIL

Un «dédale isolé»: voilà comment Nísia Floresta qualifie sa vie à l'étranger (IVA, 52). Son goût du voyage ne suffit pas seul à la faire apprécier.

En visitant Francfort, Nísia regrette de s'être fixée à Paris. L'Allemagne apparaît comme un lieu idéal, fait d'un «bonheur paisible et uniforme» aux antipodes du remous parisien des cafés, des bals, des réunions «trop libres» où règne «la soif du gain et des plaisirs» (IVA, 108).

Mais pourquoi cette femme qui rêve des «délices inaltérables du foyer» s'aventure-t-elle dans les voyages (TAI, II, 60) ?

Il lui faut se distraire et alléger le poids d'un «spasme moral» comme le mal du pays, et surtout la mort d'un proche qui instaure le vide. La mort de sa mère avait brisé le lien le plus fort avec son pays. Mais les tombes, comme les souvenirs, ne se transportent pas. En Italie, Nísia Floresta envie le jeune homme qui dépose des fleurs sur la tombe des siens (TAI, II, 37-38). Même ce geste consolateur lui est devenu impossible. On ignore les raisons qui empêchent Nísia Floresta de retourner au Brésil. Mais si on veut une définition, l'étranger (comme le héros de Camus) est celui qui «a perdu sa

---

<sup>1</sup> J. Authier-Revuz, «Hétérogénéité(s) Enonciative(s)», in *Langages*, 73, p. 98-111.

<sup>2</sup> *Trois ans ...* I, p. 167.

<sup>3</sup> *Idem*, p. 123.

### *Itinéraire d'une voyageuse en Europe*

mère». La blessure ainsi ouverte le propulse dans l'errance. L'absence, alors, devient inévitable<sup>1</sup>.

Ainsi, en Allemagne, en Italie ou en Grèce, elle recherche des sites ou des vestiges de peuples qui lui parlent des «siècles reculés», échappatoire d'un présent «sans charme» et d'un avenir «obscur». L'étranger reste toujours un nouveau venu, s'il ne peut partager le présent et l'avenir de ceux qui l'accueillent. La conscience de Nísia flotte dans un «vague indécis», plutôt rattaché au Brésil (IVA, 126).

Cependant, elle se trouve partagée entre deux forces difficiles à concilier : la voix du cœur et les exigences de l'esprit «qui aspire à tout voir, à tout connaître» (TAI, II, 217). Nísia Floresta endure les symptômes de la *saudade*. Au voyageur, il faut l'esprit calme pour sa «science»: observer, analyser et comparer les civilisations. Bien que le voyage lui serve à déguiser le présent, Nísia Floresta ne s'abandonnerait pas véritablement à l'errance baudelairienne de «ceux qui partent pour partir». Le choix est clair. Le voyage en tant que rupture avec l'univers originel échoue et se transforme en l'exercice suggéré par l'épigraphe de Millevoje: «s'élancer au hasard, tout voir sans rien juger, c'est parcourir le monde et non pas voyager»<sup>2</sup>.

#### **VOYAGEUR, MON SEMBLABLE, MON FRERE ?**

La critique du point de vue des voyageurs révélerait une intuition originale de Nísia Floresta concernant la relativité des discours sur L'Autre. Il est rare que l'on s'adonne, à l'intérieur même d'un récit de voyage, à une telle démarche méta-discursive.

La réflexion de la voyageuse brésilienne dévoile, dans ces termes, les dangers de l'ethnocentrisme, voire du sociocentrisme :

«Les hommes sont les mêmes partout ; leur opinion sur celui qu'ils jugent se mesure presque toujours d'après la position où il se trouve. L'homme heureux a toujours raison et cela dans la vie privée comme dans la vie publique. Avec plus ou moins de modifications, l'esprit de partialité et l'injustice dominent chez les nations, et plus obstinément dans certaines classes de la société» (TAI, I, 250).

---

<sup>1</sup> J. Krosteva, *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, p. 14 ; *Trois ans...*, II, p. 109.

<sup>2</sup> Sur frontispice de *Trois ans...*

Lígia FONSECA FERREIRA

Pour cette femme issue d'une nation «exotique» et «périphérique» comme le Brésil, les dérapages ethnocentriques des Autres étaient observables où qu'elle aille en Europe, démontrant l'étendue des clichés sur son pays, clichés qu'elle a beau dénoncer. Un épisode vécu par la voyageuse peut l'illustrer. A Padoue, un chef de gare se précipite pour voir deux «Brésiliennes». Mais Nísia réplique à cet homme visiblement déçu :

«Vous vous attendiez à voir deux bonnes sauvages, pittoresquement habillées de plumes, et même sans ce vêtement, comme vos ancêtres les ont trouvées en Amérique et comme quelques-uns de vos écrivains européens se plaisent encore à dépeindre ce peuple, supérieur à bien des rapports à ses frères d'outre-mer.— Hélas, Madame, [lui dit-il], vous avez raison et je vous dois de me désabuser d'une grande erreur dans laquelle j'ai vieilli...» (TAI, I, 353).

Ainsi, lors de son périple, elle se verrait confrontée à un double enjeu d'altérité : elle rencontre l'«Autre» (par rapport à elle) et dévoile l'«Autre» qu'elle incarne (par rapport aux «autres»), parfois comme une véritable mission.

Le «voyageur» brésilien en Europe est donc un être inhabituel. Que ce soit dans les salons parisiens ou ailleurs, on s'étonne de voir des «Brésiliens» comme Nísia Floresta et sa fille. Sa critique aux Français, en particulier à ce sujet, sera des plus féroces :

«[A] Paris, parmi ce peuple qui se croit supérieur à tous les peuples de la terre et qui en vérité sait tout, moins (sic) ce qu'il lui conviendrait de savoir, afin de mettre mieux à profit sa grande intelligence (...) j'ai eu l'occasion d'être témoin de cette ignorance qui choquait quelques-uns de mes compatriotes (...). On commet souvent des erreurs grossières quand on parle des peuples de l'[Amérique]. On peut ajouter (...) qu'en général, on tombe aussi (...) dans ces erreurs quand on parle des différentes nations voisines» (TAI, I, 362-363).

Sous couvert d'objectivité et d'impartialité, Nísia Floresta avait l'illusion d'esquiver ces dangers. Mais même son projet universaliste ne la différencie pas tant, au fond, des autres voyageurs. Ses observations sont aussi en proie à ces (inévitables) valeurs et positions relatives à «un lieu, à un moment de l'histoire, voire à l'identité des individus»<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Tzvetan Todorov, *Nous et les Autres*, Paris, Seuil, 1989, p. 19.

**NÍSIA FLORESTA ET LA FRANCE  
DU PARADIGME IDEAL A LA «LOYAUTE AMBIGUË»<sup>1</sup>**

On trouve, dans l'*Opúsculo Humanitário*, des références aux innombrables lectures françaises de Nísia Floresta, révélant sa filiation intellectuelle: Descartes, Rousseau, Siéyès, Condorcet, Montesquieu, Fénelon, Legouvé, Voltaire, Racine, Pascal, Chasles, Michelet, Chateaubriand, Ferdinand Denis, Lamartine, Victor Hugo, Lacordaire, etc. Floresta y amorce également sa critique aux voyageurs français : au jugement «impartial» de Saint-Hilaire ou de Ferdinand Denis, s'opposent ceux qui ridiculisent les femmes ou les mœurs du pays, comme Castelnau, Alphonse Rendu ou les articles de voyageurs publiés dans la Revue des Deux Mondes, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

La France reste tout de même le «centre lumineux» où «la femme peut...cultiver son intelligence», sans que ce soit l'apanage de la noblesse, comme le prouvent les nombreuses femmes poètes, écrivains et moralistes issues des différentes couches sociales. Devant cette considération, défile dans le texte de Nísia Floresta l'immense galerie de celles qui «règne[nt] de fait par l'esprit»: de Diane de Poitiers à Catherine de Médicis; de Gabrielle d'Estrées à la Pompadour; des «vertueuses Maintenon, Antoinette et Adelaïde» aux téméraires Jeanne d'Arc et Charlotte Corday. Les «pages affectueuses inspirées par l'amour maternel de la sensible Mme de Sévigné» rappellent à Floresta toutes les lettres qu'elle-même envoyait à sa famille pendant ses absences. Les Françaises se distinguent aussi par les «précieux écrits» pédagogiques, comme ceux de la Comtesse de Genlis ou de Mme Guizot. Aux yeux de la moraliste brésilienne, George Sand aurait pu être la plus grande écrivain du siècle<sup>2</sup>.

Mais la principale référence de Nísia Floresta reste, cependant, Mme de Staël, dont l'influence avait fait «trembler un empereur». Entre les deux, bien des rapprochements sont possibles. Nísia admire chez la fille de Necker les «ressources [puisées] dans son propre esprit (...) et dans sa dignité» pour

---

<sup>1</sup> A propos de ce concept, voir Alfred Schultz, *Le chercheur et le quotidien*, Paris, Méridiens Klincksiek, 1987, p. 232-234.

<sup>2</sup> Dans l'original : “a maior escritora do século”. *Opúsculo ...*, p. 29-32 (pour le paragraphe).

supporter l'exil<sup>1</sup>. C'est, en partie, grâce à l'influence de Mme de Staël que Nísia Floresta s'initiera au «métier» du voyage philosophique.

Le choix du périple en Allemagne ne fut pas si aléatoire. En définitive, la voyageuse brésilienne veut rencontrer, ou plutôt retrouver, l'Allemagne de Mme de Staël. A cet égard, la lecture attentive de l'*Itinéraire d'un voyage en Allemagne* ne laisse aucun doute. Quand il s'agit, par exemple, de la description du caractère des Allemands, on est surpris de constater la ressemblance entre la formulation des jugements de l'un et de l'autre écrivain. Comment les Allemands apparaissent-ils aux yeux de la Brésilienne ? «*La franchise et la loyauté parfaite* des hommes, l'aimable et vraie modestie des femmes, dont un son charmant qui leur est particulier rehausse les autres qualités physiques et morales, suppléent chez les unes et les autres à l'absence de ces saillies d'esprit, naturelles ou fabriquées, si (...) vantées dans la société parisienne» (IVA, 98). La coïncidence, par trop flagrante, accuse les paraphrases et les effets inter-textuels d'absorption et de transformation de l'autre texte. Il suffirait de comparer la citation antérieure avec les extraits suivants de *De l'Allemagne*, Livre I : «Les Allemands ont en général de la *sincérité et de la fidélité*» (p. 4041) ; «la loyauté (...) distingue le caractère allemand» (p. 68) ; «les femmes allemandes ont un charme (...) particulier, un son de voix touchant (...), elles sont *modestes*» (p. 67) ; «on trouve rarement chez les Allemandes la *rapidité d'esprit* qui anime l'entretien et met en mouvement toutes les idées ; ce genre de plaisir ne se rencontre guère que dans les sociétés de Paris les plus piquantes et les plus spirituelles» (p. 71) ; «En France, c'est un art auquel l'imagination et l'âme sont sans doute fort nécessaires, mais qui a pourtant des secrets pour suppléer à l'absence de l'une et de l'autre»<sup>2</sup>. Une étude comparative reste à faire et pourrait révéler des aspects méconnus de l'écriture et du cheminement idéologique du texte de Nísia Floresta.

Dès *Itinéraire...*, la critique de la France (cette nation qu'elle dit préférer à toute autre), quoique ambiguë, gagne des accents de plus en plus négatifs, à l'opposé du ton élogieux présent dans l'*Opúsculo Humanitário*.

Les reproches aux Français. ont plusieurs facettes. D'abord, vis-à-vis des autres Européens. Les Italiens, (comme les Allemands), subissent le

---

<sup>1</sup> Idem, p. 34.

<sup>2</sup> Mme de Staël, *De l'Allemagne*, Paris, Hachette, 1958. C'est nous qui soulignons dans tout le paragraphe.

### *Itinéraire d'une voyageuse en Europe*

jugement impitoyable mais faux de voyageurs français «oisifs», qui les dépeignent comme un peuple «dégradé», sur lequel on «s'acharne de trouver (...) des défauts sans en chercher la cause, ou en feignant de l'ignorer», alors que la France elle-même avait coopéré à «déchirer» ce peuple, à cause des prétentions dominatrices de «quelques uns de ses chefs», c'est-à-dire, Napoléon Bonaparte (TAI, I, 250).

Quant à leur caractère, les Français sont «complaisants», mais s'empressent de tirer profit des étrangers. Les hommes ont, bien sûr, «la fine politesse, les phrases choisies, souvent guindées, le bon ton» et le goût du plaisir, au contraire de la modération des Florentins ou de la simplicité des Allemands. Mais forte est l'emprise qui les fait «agir en maîtres chez les autres» (idem, 296 et 339).

Nísia Floresta ne restera surtout pas indifférente à l'égard des femmes européennes, D'une manière générale, les opinions exprimées dans l'*Opúsculo Humanitário* restent inchangées quant à la description de leur caractère, mais elle voit, maintenant, d'un œil plus critique, les imperfections encore présentes dans leur éducation. A sa surprise, dans le Vieux Continent, les mères se tourmentent pour «établir» leurs filles qui, à leur tour, conçoivent le mariage comme leur raison d'exister. Elles n'ont pas appris l'essentiel : «savoir et pouvoir trouver en elles-mêmes» le vrai soutien et le bonheur (TAI, II, 336).

L'échec du *Colégio Augusto* avait accentué l'animosité de Nísia Floresta envers les éducateurs français, dont la présence était considérable au Brésil à l'époque. Elle met en question la réputation et la préférence, à son sens injustifiées, que l'on accorde, surtout en France, à certains établissements. Or, «des filles élevées dans [une certaine] atmosphère morale contractent souvent l'habitude de la dissimulation et de manières aristocratiques un peu passées de mode». Les principes moraux se perdent une fois qu'elles sont rentrées dans leur famille, qui s'occupe hypocritement d'une façade moralisatrice : «Combien de fois ai-je entendu à Paris, des mères tout éblouies des plaisirs du monde, s'enorgueillir d'avoir leurs filles au Sacré-Coeur, où les demoiselles reçoivent (...), l'éducation et la plus distinguée !» (TAI, I, 151).

La coquette Parisienne est, donc, beaucoup plus attirée par la beauté et le luxe que, par exemple, la Florentine; celle-là se priverait de confort et quelquefois même «d'une convenable nourriture, afin d'avoir de la vraie

dentelle et d'autres accessoires pour se faire remarquer dans le monde» (TAI, I, 296).

De même que l'esclavage ou la prostitution provoquent la stupéfaction des voyageurs étrangers au Brésil, les «plaies» des sociétés européennes, ne sont pas moins étonnantes pour les visiteurs venus d'ailleurs. La France est à nouveau le paradigme pour la voyageuse brésilienne qui se complaît dans les comparaisons. Devant l'abondance des campagnes allemandes, fruit de l'effort d'un peuple diligent, il est scandaleux de voir une partie du peuple français affamée, au milieu du luxe étalé par une minorité. Cette misère transparait aussi à la vue des filles de joie, s'offrant scandaleusement le soir sur les pavés de la capitale française, spectacle inexistant dans les villes italiennes. Nísia Floresta aurait-elle songé à prendre une sorte de revanche, sur ceux qui rapportent du Brésil une image unilatérale, non-relativisée par la comparaison avec leur culture de départ ? Voici peut-être la réponse : «Quel lamentable et véridique tableau pourraient faire des mœurs de certaines villes d'Europe ceux qui voudraient imiter quelques écrivains dont l'esprit s'est plu à exagérer et à mettre en relief les mœurs du Brésil (...), qu'ils se permettent de juger d'après celles de la malheureuse classe des esclaves et des affranchis !» (TAI, I, 296). Le naturaliste Auguste de Saint-Hilaire, lors de ses entretiens avec la voyageuse Brésilienne à Paris, reconnaît la justesse de telles remarques. Tout en décrivant les mœurs des prostituées à Saint-Paul, il avait été le seul à constater qu'elles «n'avaient rien de ce dévergondage cynique qui, à la même époque, révoltait si souvent dans les Parisiennes de bas étage»<sup>1</sup>.

Aux yeux de Nísia Floresta, l'évolution de l'image de la capitale parisienne indique bien les différents moments de son rapport avec la ville elle-même ou avec l'exil: la «moderne Athènes» où l'écrivain nourrissait son esprit auparavant devient si insupportablement frivole qu'elle la quitte vers 1870-1871, poussée également par les événements qui l'avaient convertie en un décor de guerre et de désarroi.

Dans *Fragments d'un ouvrage inédit...*, Nísia évoque ses souvenirs malheureux sous le Paris assiégé par les Prussiens et après l'éclosion de la Commune, souvenirs qu'elle aurait enregistrés dans un journal qui ne nous est pas parvenu. La «folle» déclaration de guerre faite par Louis Napoléon montrait «l'aveuglement» de la plupart des Français:

---

<sup>1</sup> A. Saint-Hilaire, cité par Nísia Floresta dans *Trois ans ...*, I, p. 238.

### *Itinéraire d'une voyageuse en Europe*

«[Moi et ma fille avons été] témoins d'une guerre sans pareille dans les temps modernes, des péripéties et des calamités d'un siège atroce dont j'ai écrit jour par jour les (...) détails que mon affection pour la France me défend de livrer au public, et ayant vu enfin toutes les horreurs de ce que l'on appelait improprement la Commune, nous quittâmes Paris et [ceux] dont la société avait adouci notre angoisse» (FOI, 19-20).

A la fin de l'agitation, Nísia Floresta regagne son appartement du Bd Saint Michel en face du Jardin du Luxembourg, un des épicrocentres des combats: «Tout était changé (...) pour la France et pour moi (...) Paris avait partout un aspect lugubre» (FOI, 24). Les souvenirs de cette guerre devinrent ineffaçables. A ce moment-là prend fin le deuxième séjour de Nísia, avant qu'elle n'aille vivre quelques années au Brésil. De retour en France, en 1875, elle choisira plutôt de vivre à Rouen.

### **LE BRÉSIL, REVU ET CORRIGÉ PAR UNE BRÉSILIENNE**

Depuis son premier séjour en Europe, Nísia Floresta ne cessera de réagir à la vision des étrangers sur le Brésil. Dès l'*Opúsculo Humanitário*, pour cette Brésilienne animée d'esprit nationaliste, il incombe aux Brésiliens d'identifier et de corriger les «erreurs» de leur pays et non pas aux étrangers, dont les critiques sont souvent infondées.

Une vingtaine d'années plus tard, c'est la tâche qu'elle se donne en écrivant *Le Brésil* (1871). L'aboutissement de l'expérience de Nísia Floresta en tant que voyageuse l'amène à écrire cet ouvrage, en le mettant en rapport intertextuel avec tout un pan de la littérature de voyage concernant le Brésil. Le bric-à-brac d'idées véhiculées par cette production explicite les motivations de son projet :

«Ne vous bornez pas à lire seulement quelques traits écrits par des personnes mal informées ou partiales qui ne cherchent qu'à étaler leur soi-disant savoir en censurant des fautes et des erreurs communes à tous les peuples et qu'elles auraient pu rencontrer sans franchir l'Atlantique. Nous, qui avons eu l'avantageux loisir de parcourir la partie la plus civilisée de l'[Europe], nous avons eu souvent l'occasion d'y observer des *types étranges et attitudes barbares* qu'on chercherait vainement ailleurs ! (...) Chaque nation garde ses vertus et ses vices innés. Nulle comparaison n'est à faire, du reste entre un peuple nouveau ayant à surmonter une infinité de préjugés et *d'erreurs* laissés par ses dominateurs d'outre-mer, et régi par des lois qui datent à peine de trente quatre ans et les vieux peuples constitués depuis des siècles sous des gouvernements réguliers. (...) Personne jusqu'ici ne s'est occupé *d'étudier*

Lígia FONSECA FERREIRA

*sérieusement et de publier ce qu'il y a de plus important à savoir sur le Brésil* (C'est nous qui soulignons) (LB, 25-26)<sup>1</sup>.

*Le Brésil* naît, donc, de l'urgence à «réparer» les «absurdités» formulées à propos du pays. Mais, qu'y a-t-il à la source de ces «erreurs», dénoncées avec tant d'obsession par Nísia Floresta ? Y a-t-il d'autres enjeux ou seulement de la «malveillance» derrière l'œil de ce voyageur qui, par exemple, aperçut des «neiges éternelles au sommet des montagnes gigantesques» de Rio ? (LB, 19).

Pour y répondre, rappelons brièvement quelques aspects concernant la production de ce genre longtemps considéré comme mineur qu'est la «littérature de voyage».

Les voyages relatifs à l'Amérique sont très en vogue au XVIII<sup>e</sup> siècle, ce qui amène certains éditeurs à étoffer ou à enjoliver sans scrupules les récits transmis par des marins plutôt soucieux d'argent que de renommée littéraire. D'où la difficulté de distinguer entre les récits authentiques «purs» et les mystifications (partielles ou totales) parfois très réussies.

Cette transformation d'éventuels documents historiques en utopies descend, alors, en droite ligne de la «littérature géographique» du XVI<sup>e</sup> siècle, où la réalité côtoie le fantastique, comme dans la *Cosmographie* de Thévet. Dans ces ouvrages, on puise les informations succinctes sur l'histoire, sur les particularités, sur les mœurs des nations sauvages du Nouveau Monde. Ainsi, les erreurs sont nombreuses et se transmettent d'auteur en auteur, d'édition en édition. Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, on réclame une connaissance sérieuse du Nouveau Monde. Rousseau se lamente de la précarité des informations disponibles sur l'Amérique, rapportées par des «voyageurs grossiers»<sup>2</sup>.

Mais le voyageur est-il un menteur impénitent ? La réponse de Bougainville touche du doigt des préjugés encore vivaces à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle : «Je suis voyageur et marin, c'est-à-dire un menteur et un imbécile aux

---

<sup>1</sup> Dans cet extrait, nous pouvons nous rendre compte que l'ouvrage réunit des fragments écrits à différents moments. Les «lois datant de trente-quatre ans» doivent être une allusion à la Constitution de 1824.

<sup>2</sup> J.-J. Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755), apud J.-P. Duviols, *Voyageurs français en Amérique : colonies portugaises et espagnoles*, Paris, Bordas, 1978, p.5.

### *Itinéraire d'une voyageuse en Europe*

yeux de cette classe d'écrivains paresseux et superbes qui, dans l'ombre de leur cabinet, philosophent à perte de vue sur le monde et sur ses habitants, [soumettant] impérieusement la Nature à leur imagination (...) d'après des observations empruntées à ces mêmes voyageurs auxquels ils refusent la faculté de voir et de penser<sup>1</sup>. Le cercle est vicieux, comme ce débat, devenu classique, entre voyageurs et philosophes.

A la fin du siècle des Lumières, l'intérêt croissant en Europe pour l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle préside aux grands voyages scientifiques du XIX<sup>e</sup> siècle. La nature exotique devient objet d'étude ; l'esclavage et les sociétés métisses prennent le relais du «bon sauvage».

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les Français forment un des plus nombreux contingents de voyageurs au Brésil, dont quelques femmes. Leurs impressions de voyage constituent, d'une part, une documentation riche sur différents moments et aspects de la vie du pays. D'autre part, ces textes, destinés d'abord à un public français ou européen, ajoutent de l'eau au moulin de l'imaginaire relativement à la lointaine *Terre des Perroquets*.

L'originalité du Brésil prend racine dans ce terrain aux relations multiples. Par rapport à ses récits de voyage précédents, le point de vue de Nísia Floresta dans ce dernier ouvrage change. La voyageuse brésilienne avait observé l'Europe «de l'extérieur», en s'exposant aux risques que cela comporte. A l'intérieur des récits se dégagent la critique et la recette pour le bon usage du métier. Dans le Brésil, il n'y a pas de découverte, de parcours initiatique du voyageur à communiquer: elle connaît son pays de «l'intérieur», elle y a aussi beaucoup voyagé et «observé avec impartialité les mœurs, les coutumes, l'esprit et les sentiments du peuple». Cette connaissance, qui l'autorise à corriger les erreurs «des autres», est, par conséquent, le garant d'une stricte vérité. Le titre laconique le confirme. Le projet de Nísia Floresta n'a rien de l'exotisme ordinaire; il s'agit, au contraire, d'en renverser les stéréotypes, les décalcomanies. Son atout est de connaître l'univers d'où proviennent les voyageurs. Pour une étrangère, le continent européen peut paraître aussi «exotique» que le sont les tropiques pour ses habitants, dans la mesure où, comme elle le signale, on y trouve «étrangeté» et «barbarie».

---

<sup>1</sup> Louis Antoine de Bougainville, *Voyage autour du monde*, apud J.-P. Duviols, op. cit., idem.

Lígia FONSECA FERREIRA

Comment est, donc, le «vrai» Brésil que Nísia (se) re-présente ? Une

«vaste et riche contrée de l'Amérique méridionale qui s'étend depuis le majestueux Amazonas, le *plus grand fleuve* du monde, jusqu'à la Plata. Il renferme un *grand nombre* d'autres fleuves navigables, de magnifiques forêts aux admirables arcades naturelles, de *superbes* montagnes dont le sommet semble toucher le ciel, de *riantes* prairies d'une végétation *éternelle* et où se trouvent les fleurs et les fruits de l'ancien et du nouveau monde (sic) (...) *Aucun* pays ne fut *plus favorisé* de la nature, ni n'offre un coup d'*œil plus admirable* et des ressources *plus nombreuses* et *plus faciles* à l'homme laborieux (...) que la commune Mère créatrice a répandus sur ce sol béni (...) Et à toutes ces *magnificences de la nature* se joignent les agréments d'une *civilisation progressive* qui s'étale dans *toutes* les villes de ce *beau* pays, [dont quelques] provinces sont plus grandes en étendue que la vieille France» (LB, 5-6) (C'est nous qui soulignons).

Or, cette description hyperbolique aboutit, apparemment, à un résultat contraire au projet annoncé par Floresta. Il semble être moins le revers que l'exacerbation même d'un exotisme rendu par l'emphase sur une nature grandiose, encore empreinte du souffle et de la main du Créateur, sans aucune médiation nécessaire. Le paysage introduit par la Brésilienne est véritablement édénique, décor originel de l'humanité, prometteur du bonheur terrestre. Suivant cette logique, les habitants du pays sont aussi doués des meilleures qualités: francs, probes, compatissants, naturellement désintéressés, indépendants, hospitaliers - comme le reconnaissent «les étrangers impartiaux» (LB, 7).

Or, il faut préserver ce tableau à tout prix. Même les grands voyages scientifiques, tout en donnant un nouveau statut à la nature, ne décrivent correctement que «les plantes, les minéraux et les bêtes», l'histoire et la civilisation faisant l'objet d'"anachronismes"» (LB, 26).

Ainsi, on pourrait croire que Nísia Floresta, à son tour, n'hésitera pas à sacrifier quelques «vérités» pour aboutir à son projet qui doit, précisément, «faire vrai», du moins face à la parole des étrangers. Un dernier aspect du Brésil peut élucider cette question.

L'ouvrage résume les principaux événements depuis la découverte, l'accent étant mis dans les accomplissements héroïques des Brésiliens contre les dominateurs portugais. Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'esclavage est, cependant, un des thèmes les plus saillants chez les voyageurs étrangers. L'institution semble définitivement condamnée notamment au lendemain de la Guerre du

### *Itinéraire d'une voyageuse en Europe*

Paraguay (1865-1870), dans laquelle la participation des esclaves - pour une fois, de bons «Brésiliens» - fut décisive, ce qui hâta la promulgation de la Loi du Ventre Libre (1871) qui affranchit désormais, encore que d'une manière restrictive, les enfants d'esclaves.

D'une façon générale, Nísia Floresta aborde peu la question de l'esclavage<sup>1</sup>. Dans *Le Brésil*, qui paraît à un moment où le prestige impérial est à son comble, elle annonce que l'empereur D. Pedro II «a affranchi (sic) définitivement, dans tout le territoire brésilien, la race noire esclave, avec des ménagements habiles (sic) pour assurer la protection des affranchis, la sauvegarde des intérêts des propriétaires et de ceux du trésor public» (LB, 49).

L'affirmation de Nísia Floresta cache autre chose qu'une simple «distorsion» de la réalité. Dans le Brésil de l'époque, le sentiment d'appartenir au dernier pays esclavagiste était insupportable à l'esprit éclairé. En effet, il ne faut pas oublier que les origines de Nísia expliquent son adhésion à l'idéologie répandue au sein de ses pairs brésiliens : un libéralisme encore flottant, mais raffermi par des idées européennes qu'elle côtoyait sur place.

La date de publication du *Brésil* est significative. Cette décennie aiguise la nécessité d'un changement du système de travail et du régime politique, la campagne pour l'abolition de l'esclavage s'intensifie, orchestrée par les républicains. Quoiqu'il en soit, les élites brésiliennes, qu'elles soient républicaines et anti-esclavagistes ou non, s'unissaient autour d'un consensus : l'appui à la politique impériale de promotion de la colonisation étrangère, vue comme un agent primordial dans la réforme du pays.

L'ouvrage prolix et presque désordonné qu'est *Le Brésil* ne fut, donc, pas entrepris uniquement comme un « contre-récit de voyage » pour faire mieux connaître ce pays «surtout à la France pour qui il a toujours eu une

---

<sup>1</sup> Selon son biographe Aduino Câmara, Nísia Floresta aurait fait une série de conférences abolitionnistes et républicaines, mais aucune preuve de celles-ci n'existe. A propos des extraits où Nísia Floresta commente l'esclavage ou la formation raciale brésilienne, dans ces ouvrages français, cf. Ligia Fonseca Ferreira, "Les positivistes brésiliens face à l'esclavage et à la question ethnique au Brésil", Communication présentée au colloque *Auguste Comte, Philosophie et Révolution*, Paris, Maison d'Auguste Comte, Sorbonne, mai 1989.

Lígia FONSECA FERREIRA

vive sympathie» (LB, 44). L'aveu de cette francophilie réelle, mais inconstante, amorce la conclusion assez surprenante du petit ouvrage, qui nous éclaire quant à sa véritable finalité :

«(...) nous pouv[ons] concourir en quelque sorte à préparer de loin la grande oeuvre de l'avenir, et montrer aux yeux de l'Europe chancelante les immenses ressources que la partie la plus fertile et la plus fraternellement gouvernée de l'Amérique, le Brésil peut lui offrir par la colonisation. Jusqu'ici quelques associations particulières avaient seules tenté, avec plus ou moins de succès des essais (...) de culture ou d'industrie au Brésil. Mais le gouvernement vient de prendre de sages mesures pour favoriser plus efficacement l'immigration dans cette terre bénie. Les classes laborieuses d'Europe, que le désir de voir leur travail mieux récompensé porte à émigrer vers le Brésil, verront un encouragement dans le triomphe final que les Brésiliens viennent d'obtenir (...) contre le moderne Caïn du Paraguay» (I,B, 44).

L'intention de faire de la propagande pour l'immigration européenne ou française au Brésil donne une nouvelle connotation au projet de l'auteur et à sa démarche de réhabilitation de l'image du Brésil. Quand on songe au nativisme romantique de la jeune Nísia Floresta, qui frôle la xénophobie vis-à-vis des étrangers établis au Brésil (réaction, d'ailleurs, typique au sein de l'élite intellectuelle brésilienne dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle), force est de constater l'évolution (ou contradiction) représentée par *Le Brésil* : à la fin, il devient un pamphlet qui cherche à attirer les mêmes individus si vivement rejetés auparavant. Dans cette deuxième phase de l'immigration étrangère à partir de 1870, durant laquelle prolifèrent les ouvrages publiés en Europe destinés à cette fin, Floresta réalise, avec *Le Brésil*, un des premiers textes de la propagande de l'Empire brésilien, avant même Dufrayer, Gobineau ou Couty.

En réalité, les enjeux de cette nouvelle importation d'étrangers sont autres, et les présupposés idéologiques vont s'appuyer sur les impératifs du travail libre au lieu du travail esclave, du «blanchissement» et de la modernisation, bref, de l'ordre et du progrès. Si contradiction il y a, elle est moins du simple ressort de Nísia Floresta, que de toute une génération de Brésiliens. Dans ce cas précis, elle ne fait pas exception, car elle partage les aspirations profondes de ses compatriotes, en dépit de l'exil qui la sépare d'eux dans le temps et dans l'espace.

La nouvelle image du Brésil doit pouvoir concilier ce qui, dans la perspective de l'exotisme, était pour autant inconciliable: le «travail», donc la «culture», au paradis terrestre. Et la promesse de ceux qui cherchent à

### *Itinéraire d'une voyageuse en Europe*

«séduire» et à «recruter» l'Européen va de pair avec la tentative d'une redéfinition de l'identité brésilienne vis-à-vis du monde. A cet effet, Nísia Floresta incarne elle-même une «carte de visite» : blanche et cultivée, elle éblouit les salons européens qui aiment les sauvages. Les «erreurs» répandues en Europe dissimulent que, dans le Grand Empire brésilien, règne «une civilisation avancée (...) très apte à tous les arts et à toutes les sciences[et où] il ne manque point de grands littérateurs, de philosophes profonds, de jurisconsultes, de législateurs, de théologiens, etc.», des hommes de l'envergure de José Bonifacio - «poète comparable à Victor Hugo et à Casimir Delavigne» - et à «l'illustre» Araujo Porto Alegre (LB, 37-43). Parmi les rares Brésiliens cités, elle ne se réfère à aucune femme.

Bien entendu, le Brésil de 1871 se trouve délivré de ses maux. La logique est presque mécanique: la Guerre du Paraguay ayant entraîné la fin de l'esclavage, la réussite et les intérêts des émigrés sont garantis sur cette terre de promesse par le gouvernement d'un monarque «providentiel», «savant», «libéral», «philosophe» et «humanitaire». D'ailleurs, l'admiration réitérée de Nísia Floresta pour D. Pedro II reflète, en partie, l'indéniable prestige dont il jouit à l'époque. Comme elle ne défend jamais un changement de régime, il serait plutôt exagéré de ranger l'écrivain brésilienne parmi les précurseurs des idées républicaines et abolitionnistes.

Puisqu'il est écrit par une Brésilienne, *Le Brésil* n'était pas, en principe, un texte exotique, commandé par la distance (dans le temps et dans l'espace) et par l'altérité. En répétant, parfois, les mêmes clichés que les voyageurs étrangers ou en proposant de nouveaux, le texte de Nísia Floresta finit aussi par ressembler à un discours sur «l'Autre». Est-ce l'effet provoqué par l'écriture en langue étrangère ? Est-ce, alors, parce que pendant le long exil qui précède l'écriture de son ouvrage, le Brésil lui devient présent au quotidien non seulement grâce aux lettres reçues ou grâce aux souvenirs (en différé), mais aussi à travers la lecture des récits de voyage faits, justement, par les Autres ?

### CONCLUSION

Le parcours et l'œuvre de Nísia Floresta sont au creuset de ses contradictions. et de celles propres à la conscience possible dans son temps et dans son pays. Faut-il attendre une totale cohérence de la part d'une femme «étrange» dans son milieu, secouée intimement en se voyant contrainte d'être «étrangère» ailleurs ?

Lígia FONSECA FERREIRA

Les départs de Nísia Floresta ne signifient pas forcément la coupure avec un monde et la rencontre d'un autre. Les frontières ne sont pas si nettes. La coupure, bien que physique, n'est même pas symbolique, car, jamais auparavant Nísia Floresta n'avait porté le Brésil en elle. Mais est-ce que cela supplée vraiment à l'absence du pays ?

Il y a aussi l'exil dans la langue française, celui-là même qui lui permet de se fondre dans l'univers français, dont elle partage une des plus fortes valeurs: le «parler poli et chéri»<sup>1</sup>.

Devant cette double appartenance, il reste à savoir si Nísia Floresta, une hybride culturelle, n'était pas fatalement devenue étrangère à son pays :

«[Pendant le séjour de 1872 à 1875], la fièvre jaune vient m'assaillir et les conséquences m'avertirent que mon tempérament ne s'accommodait plus du climat de ma propre patrie... Je sentis donc le besoin impérieux de m'éloigner le plus tôt possible de ce climat, et mon cœur se serra tellement que tout m'apparaissait maintenant à travers un nuage lugubre» (FOI 33).

Le Brésil sera, désormais, la vision d'un «paradis» inexorablement perdu, jaillissant de sa plume ou de sa mémoire comme une transfiguration compensatoire, puisqu'il n'est plus de retour possible.

Le 24 mars 1875, Nísia Floresta fait ses adieux au Brésil. Elle meurt à Rouen en 1885.

---

<sup>1</sup> J. Kristeva, op. cit. p. 58.